

Spécial Félibrige

et Acamp 1990 de la Mantenènço del Felibrige en Lengadoc



Oudilo RIO, Reino dou Felibrige (1983-1990) Felibresso Majouralo

BULLETIN DU GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES DU CLERMONTAIS

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault) - Avril-Juillet 1991

15^e année de la revue - 18^e du G.R.E.C. - 25^e de la fondation du Club d'Archéologie du Lucéo

Le lendemain matin, au lever du jour, tout le mas, tôt réveillé et très excité, suit Jean qui se dirige vers la grange dont la porte est curieusement grande ouverte.

Tous y entrent et ce qu'ils entendent dans la pénombre les ébahit.

Au milieu de la pièce se tient debout un individu, comme pétrifié, portant sur son dos un sac de châtaignes qu'il tentait de dérober. Paralysé, il ne peut pas faire de geste pour déposer le sac, pourtant léger pour lui, à en juger sa stature.

Pris, le voleur l'est effectivement, tout comme l'avait promis la veille Jean le berger.

Gaston Donnadiou approche alors sa lanterne du visage de l'individu et il reconnaît... Château-Fort dont le faciès exprime l'épuisement le plus complet.

“- Par pitié, délivrez-moi ! Je n'en puis plus ! Cela fait trois heures que j'ai ce maudit sac sur le dos et il pèse de plus en plus ! Oui, c'est bien moi qui vous volais ; j'ouvrais la porte grâce à un double de votre clef. Je ne recommencerai plus, je vous le jure, not'maître !” hurle Château-Fort.

Jean s'approche alors de l'homme, ramasse les fétus de paille épars autour de lui, prononce quelques paroles inintelligibles et lui dit :

“- Pose ton fardeau, tu es libre maintenant !”

Château-Fort s'écroule en s'écriant :

“- Je n'y croyais pas à tes tours, berger. Si j'ai demandé à te mettre à l'épreuve, c'était pour te narguer ! Maintenant, je suis bien puni, et c'est bien fait pour moi !”

Le jour même, Château-Fort quitte le Mas Blayac, trop heureux que Gaston Donnadiou ne l'ait pas livré à la maréchaussée. On ne le revit plus dans la région.

Quant à Jean, il remonta sur son âne, accompagné de l'admiration et de la vénération de tous. Lentement, il repartit pour son massage, là-haut dans les collines.

Cette anecdote est parfaitement authentique et j'en ai seulement modifié le nom des lieux et des protagonistes. Elle m'a été confiée par une très vieille parente, Germaine Parado, épouse Bacou, de Pèzenès-les-Mines. Elle-même la tenait de ses grands-parents, contemporains de ce Jean, qui, né en 1787 et mort en 1836, ne quitta jamais son massage. A son sujet, Ferninand Fabre écrit, toujours dans “Les Courbezou”, roman du terroir paru en 1862 :

“*Les populations des Cévennes méridionales, particulièrement celles des monts d'Orb, se souviennent encore du fameux berger Parado, de Vernazoubres, mort depuis quelques années seulement, lequel jouissait du double privilège de relever ses fidèles de la maladie et de leur dévoiler l'avenir. Comme les héros anciens, Parado a déjà toute une légende en Bas-Languedoc.*”

Claude Parado

LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE BERNADETTE ARNAUD

JOSEPH COUFFINHAL - Le petit berger du Larzac

Monsieur Joseph COUFFINHAL, le dynamique président des Amis du Lodévois, nous présente dans “Le petit Berger du Larzac” la vie de son oncle, berger sur le Causse. Ayant vécu de longs moments en sa compagnie, bien connu ses “patrons”, fermiers et fermières, et ses amis, il évoque d'une manière très vivante les moeurs, les habitudes, les caractères et “le déroulement des travaux d'un âge difficile et figé”, comme il le dit dans sa préface, tout en ayant “tenté de faire aimer ces humbles, souvent mal perçus, pas toujours respectés”.

Le livre débute par un jour de “loue”, au milieu de personnes qui cherchent du travail et le petit Germain, âgé de dix ans se voit demandé pour garder les agneaux ; ses parents, peu fortunés - le père est cordonnier - acceptent : Cazejourdes n'est pas loin et on promet qu'il “fera la communion”. Et le voilà en route !

La ferme et ses dépendances nous sont présentées ainsi que les patrons, dont “la vieille”, la vieille grand-mère, très dure pour elle-même comme pour les autres : la vie du petit Germain s'organise et il est pris en affection par cette famille. Nous faisons connaissance avec la vie sur le Larzac : la table à trous, la météorologie avec la “cardabelle”, la “cabra”, l’“ouche”. L’“aquamanille”, l’“aplejaire” ainsi que savoir “délarguer”. Bien des secrets du Causse nous sont révélés dans le déroulement des saisons : la chasse et toutes les règles du bon chasseur ; les veillées, et la veillée exceptionnelle, la “biroulade” ou grillée des châtaignes, la fête du cochon.

Nous apprenons les “vivres pour vivre” de ces terres pauvres : fèves, pois chiches et lentilles, raves et choux, sans oublier les champignons, à la saison. Nous faisons connaissance avec le vanneur et l’“emboulnaire”.

Le Jour du Seigneur est un besoin, un répit dans cette rude vie de labeur et, conformément à la promesse, le petit Germain va au catéchisme où il découvre un ami qui va lui donner un livre précieux : “L'agriculture et l'élevage moderne”. Arrive le jour de la Communion, longuement décrite.

Quelques temps après, c'est la mort de la vieille grand-mère, les histoires d'héritage et, pour le jeune Germain, l'adieu à Cazejourdes où il a travaillé quatre ans. Il se sent capable de garder un plus grand troupeau et il devient “pillard” chez un gros fermier de Calmels qu'il étonne par sa connaissance de l'élevage. Avec les conseils d'un vieux berger, voilà Germain maître de son destin : en huit ans, il voit croître son salaire et sa réputation, aussi lui offre-t-on, au Mas Audran, la place de maître-berger. Il s'y installe “pour une vie, pourrait-on dire”.

Dès le début, le troupeau se refait une santé et Germain découvre le Caylar et l'Escalette. J.Couffinhal nous fait comprendre non seulement le travail du berger : la traite, l'agnelage, le gonflement des brebis, le danger des vipères et la recette de son oncle pour que les chiens fuient les dangers, mais aussi tout le déroulement des travaux à la ferme, labours, semailles, moisson et les progrès dus à la mécanisation dont Germain sait fort bien se servir.

Au point que dans les années 1900, l'oncle Germain achète l'entreprise Réveillou, qui assurait le service entre la gare de Lodève et le Caylar avec une voiture et deux chevaux. Cette aptitude à conduire lui valut, en dépit de son âge, d'être mobilisé en 1917, et la triste aventure d'être prisonnier de guerre.

Après son retour, quelques anecdotes de la vie de son oncle nous sont contées par M.Couffinhal : le coup de

bourse heureux de 1926, l'infortune des mines d'or de Salsignes, ses amours déçues, le concours du comice agricole où, en 1932, il reçoit un diplôme d'honneur pour trente ans de service au Mas Audran. Puis l'oncle Germain prend sa retraite en 1937, las de lutter contre les conceptions du nouveau fermier, tout en se sentant mal jugé et non admis dans un nouveau contexte agricole.

Ainsi finit, dans la tristesse, sa vie de berger ; il s'occupa d'élevage chez son frère aîné et mourut à l'hôpital de Lodève, d'une mauvaise grippe.

Ce livre, très attachant, est agrémenté de dessins et photographies qui nous font vivre le Causse Larzac, en compagnie de ce "petit Berger".

Extraits de l'ouvrage Le lièvre

Chasser le lièvre avec le piège n'est pas aussi aisé que pour le lapin. La hase disperse ses crottes, quelques-unes par ci, quelques autres par là, faisant rarement un amoncellement de crottin où revient le mâle.

En observant bien la pelouse, on remarque le tracé d'un étroit sentier où l'herbe est courte, où, de distance en distance, quelques centimètres carrés de sol sont nus ; chacune de ces loupes dénote un bond du capucin.

On peut placer là un piège sur lequel chutera l'animal. Parfois, dans un défilé, une brindille de buis a été coupée nettement ; elle frôlait le dos du lièvre, il n'aime pas les chatouilles ; il s'est fait bûcheron avec ses incisives-cisailles ; mais par ce petit signe il s'est trahi.

Ailleurs, pour marquer son domaine particulier où il n'admettra pas la présence d'un intrus, l'oreillard va se frotter à un églantier sans se douter que deux ou trois poils s'y accrochent ; le braco saura le voir et profiter de l'aubaine.

Raboliot préfère le collet au piège ; le "fil" peut rester en place ; durant la journée, il est discret, par lui-même, de plus il a été "fumé" pour éviter le reflet du soleil aussi bien que de la lune.

Le braco visite ses "cravates" de grand matin, retouche celles qui ont dévié avec son bâton, tout comme s'il se promenait, innocemment. Ajoutons qu'on ne braconne pas quand la chasse au fusil est ouverte.

(p. 134)

Le lièvre en son domaine

Malheur au levraut qui porte ses pas dans le domaine réservé d'un capucin. Le vieux mâle se précipite sur lui, le mord avec rage jusqu'à le faire couiner ; le jeune étourdi n'ose se retourner, et dès qu'il le peut, tire ses grègues au mieux.

Mais à la saison des amours, c'est parfois un concurrent hardi, solide, fieffé qui, vient disputer la fiancée éventuelle. Alors commence une lutte sans merci. Tout d'abord, les deux adversaires debout, oreilles tendues, queue retroussée, blanche, comme une pelote de laine, semblables à deux boxeurs, se mesurent, tentent de saisir une oreille, une lèvre où ils enfonceront leurs incisives tranchantes. Puis, brusquement, ils roulent sur le sol, l'un sur l'autre, comme des Chi-nois au judo ; celui-ci se dégage, arrache une touffe de poils, dont il se débarrasse difficilement ; l'autre d'un coup de reins, reprend le dessus ; pour peu de temps ; un pelage



fauve cache un pelage blanc un court instant, disparaît, revient. Et je mords et je fourrage dans la bourre ; la situation se retourne en un éclair, un mâle, par un volte-face et un retourné, peut maintenant pincer son rival au bas-ventre, essayant de l'émasculer. La morsure, douloureuse, fait couiner le blessé, hi, hi, un cri aigu, qui ne cesse que lorsque le vaincu peut se dégager, se dresser ; détaier aussi vite qu'il le peut. Le vainqueur le regarde fuir, ne franchit pas sa frontière.

La bataille gagnée est parfois perdue et bien perdue ; un troisième larron qui a perçu le cri a compris le message involontaire, il surgit inopinément, découvre la hase, l'entraîne loin et l'épouse sous la lune hilare.

Mais le cri de douleur peut aussi faire dresser l'oreille subtile d'un renard qui se précipite et réussit parfois son effet de surprise, croquant un des deux combattants. S'il rate sa proie, Goupil se lance prestement à la poursuite du plus proche ; des jappements légers, gnac, gnac, espacés, résonnent dans la nuit ; il faut prévenir la renarde qui va se poster à un passage, celui que lui indique son instinct de chasseur. Le lièvre passe-t-il ailleurs, elle s'oriente se précipite à un autre poste, un défilé de préférence où "l'animal léger" risque plus sûrement de tomber sous sa dent impitoyable. Le partage sanglant suivra, quelquefois houleux.

Voilà pourquoi, si le temps est calme, vous pourrez peut-être, un jour, recueillir au petit matin, comme Germain, un flocon, deux, trois de jarre blanche, là où s'est livrée la bataille entre prétendants ; ou, parfois, votre chien déterrera un quartier d'un président ou d'un capucin que le renard, repu, a enfoui légèrement, comme réserve, pour le lendemain.

Un vieux chasseur m'avait conté que si la renarde râte sa proie au passage, le mâle lui inflige une sévère correction.

"Le Petit Berger du Larzac"

(p. 134-136)

Imprimerie des Beaux-Arts, 34700 Soubès
(15 décembre 1989)